Ami du Clergé du 8 décembre 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — III. Les abaissements et les grandeurs du Christ-Dieu dans le mystère de sa nativité, 657.
Pour la fête de S. Etienne. — Les dispositions pour recevoir la grâce, 660.
Pour la fête de S. Jean l'Evangéliste. — Sainteté, intelligence, doctrine, 662.
Instructions du dimanche. — VI. *Dimanche dans l'Octave de Noël :* Jésus, principe de résurrection et de ruine, 663.
Courtes instructions sur le Symbole *(fin).* — LXIX. Conclusion, 665.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LIII. Les Actes des Apôtres, 668. — LIV. Les Epîtres en général ; S. Paul, 670.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Récitez l'*Ave Maria*, 672. — Apprenons aux enfants à aimer Marie, 672.

SERMONS POUR NOEL

III

LES ABAISSEMENTS ET LES GRANDEURS DU CHRIST-DIEU DANS LE MYSTÈRE DE SA NATIVITÉ

Mes bien chers frères,

Que sommes-nous ? Des hommes, de pauvres hommes... Et qui dit homme, dit un mélange de grandeur et de bassesse, de force et d'infirmité, de puissance et de faiblesse.

Il y a dans notre esprit une puissance extraordinaire, qui pénètre à travers tous les phénomènes pour arriver jusqu'aux causes elles-mêmes et en déterminer les lois. Il y a dans notre cœur un foyer toujours ardent pour les nobles passions et les grands sacrifices. Notre corps lui-même est l'instrument le plus perfectionné et le plus accompli, dans lequel le monde matériel vient s'unir et se communiquer au monde de l'esprit.

Mais cet esprit si puissant qui pénètre le ciel et la terre, est arrêté par une goutte d'eau qui s'obstine à garder ses secrets, par un insecte qui trouve dans sa petitesse de quoi échapper au maître du monde. Ce cœur, où naissent et grandissent les vertus, n'est pas seulement un sanctuaire où habite l'Esprit de Dieu; c'est un antre ténébreux où la volonté dépravée s'allie aux mauvais instincts pour engendrer les vices et préparer les hontes et les bassesses les plus ignominieuses. Quant au corps, s'il a en partage la beauté, la délicatesse, la souplesse et la force, nous savons trop qu'il suffit d'un moment pour le détruire, pour le défigurer et pour en faire un objet d'horreur.

Tel est le double aspect que nous présentons à tout regard perspicace et que nous ne retrouvons en aucune autre créature.

Depuis que le Verbe éternel s'est incarné, depuis que le Fils du Père tout-puissant est devenu le fils de la Vierge Marie, nous trouvons en lui ce contraste qui nous étonne si fort quand nous étudions notre propre nature.

En lui aussi, nous voyons une intelligence souveraine, dominatrice, puis un esprit qui hésite et se trouble ; une volonté ferme et maîtresse d'elle-même, puis une nature tremblante, qui demande grâce ; un organisme délicat et magnifique, le plus beau qui ait jamais obéi à une âme, puis un corps brisé par la torture et anéanti par la douleur.

A certains moments, c'est le Maître du monde qui passe devant nos yeux ; à d'autres, c'est le dernier des esclaves.

Il nous est bien utile d'examiner nos grandeurs et nos misères, parce que, dans les unes comme dans les autres, nous trouvons un enseignement de salut. A plus forte raison pouvons-nous tirer profit de ce spectacle que nous offre le Fils de Dieu incarné et de ces contrastes qu'il nous présente.

L'Eglise nous invite en ce jour de Noël à l'adorer dans la crèche où il vient de naître. Je voudrais vous faciliter ce devoir, m. f., en vous montrant les abaissements et les grandeurs de notre Sauveur dans le mystère de sa nativité.

I. — *Ses abaissements*

1. Le premier abaissement que nous offre notre Sauveur à sa naissance, c'est l'abaissement de la *pauvreté,* — et de la pauvreté la plus complète, la plus absolue.

Pour chanter la naissance de l'Enfant-Dieu, la poésie a employé ses rythmes les plus touchants et ses inspirations les plus gracieuses. La musique a trouvé des mélodies naïves et charmantes pour nous redire les concerts des anges et les adorations des bergers. La peinture, encore mieux inspirée, reproduit sans cesse cette scène émouvante sous des aspects nouveaux ; il est certain que les artistes, qui ont consacré leur talent à ce grand sujet, ont voulu faire une œuvre de foi, et nous ne saurions trop les louer et les admirer.

Cependant laissons de côté, un moment, les couleurs charmantes dont s'entoure ce tableau, pour le voir dans toute sa réalité. Vu ainsi, il nous révèlera mieux le dénuement de la Sainte Famille.

Voici d'abord un pauvre ouvrier dans les rues d'une ville, accompagné d'une femme qui est sur le point de mettre au monde un enfant... Cette ville est envahie par une foule de gens, et malgré toutes ses démarches, ne pouvant offrir un prix plus élevé que les hôtes déjà reçus, Joseph ne trouve de gîte nulle part... Cependant, la nuit approche, une nuit d'hiver, moins rude sans doute que celle de nos contrées, mais trop rigoureuse pour qu'on puisse la passer sans abri... La fatigue devient aussi de plus en plus accablante... Les deux voyageurs doivent se résigner à entrer dans une étable, qui se trouve sur leur passage et où ils espèrent qu'on voudra bien les souffrir...

Et c'est là, dans ce réduit où les animaux se trouvent encore, que Marie, la Vierge immaculée, met au monde le Fils de Dieu, le Messie attendu par les nations de la terre... Le voici entre ses bras. Elle le serre sur son cœur. Il lui faudrait des langes, un berceau ; il lui faudrait une douce chaleur. Elle n'a que ses pauvres vêtements ; elle n'a qu'un peu de paille dans une mangeoire...

De cette scène de la Nativité, telle qu'elle est racontée par l'Evangile, ce qui ressort avant tout, c'est la pauvreté, un dénuement extrême.

Au cours de notre vie, m. f., nous avons pu voir bien des misères ; mais une femme réduite à mettre au monde un enfant dans une étable, c'est inouï, — et si cela se voyait, si cela pouvait se voir, il y aurait un long cri de commisération pour la pauvre mère et des paroles de reproche pour la société qui la laisse dans un tel abandon...

2. Le Sauveur du monde, à sa naissance, n'est pas seulement pauvre ; il est *faible ;* il nous montre l'infirmité la plus absolue à côté du dénuement le plus complet.

Aucune faiblesse n'est comparable à celle de l'enfant qui vient de naître. La vie qui commence a toutes les incertitudes et toutes les défaillances de la vie qui finit. L'être qui fait son entrée en ce monde est presque en tout semblable à celui qui va le quitter. Son existence tient à un souffle, et l'on craint à chaque instant que ce souffle ne s'arrête. L'enfant est incapable du moindre effort. Il n'a qu'un seul pouvoir : celui de pleurer, de gémir, de se plaindre, sans être même capable de manifester ses besoins ni de dire où il souffre.

C'est bien là, m. f., le suprême degré de la faiblesse, et c'est bien dans cet état que nous voyons notre Sauveur, en la crèche de Bethléem. Ce n'est qu'un petit enfant, un nouveau-né. Son existence ne tient qu'à un souffle ; ses petites mains s'agitent sans pouvoir lui rendre encore aucun service ; ses pieds débiles ne sauraient le porter ni le mouvoir d'un lieu à un autre. Il ne peut que pleurer et que gémir.

Ainsi Celui qui est une merveille de toute-puissance est devenu, pour nous sauver, un enfant, un tout petit enfant, c'est-à-dire une merveille de faiblesse.

3. Il y a un troisième abaissement plus profond peut-être et certainement plus douloureux que celui de la pauvreté et de la faiblesse : c'est l'abaissement de *l'oubli*.

On voit des hommes perdre leur fortune, supporter courageusement cette privation et vivre dans la pauvreté avec autant de grandeur et plus de calme peut-être que dans l'aisance. On en voit d'autres, dont les forces ont été brisées par la maladie ou les infirmités, conserver leur âme dans la sérénité et attendre la fin de leurs souffrances, sans maudire Dieu, ni se maudire eux-mêmes. C'est que, dans leur pauvreté et dans leur malheur, ils ont un dernier soutien et une suprême consolation : la sympathie et le souvenir. La pauvre demeure, qui a remplacé leur habitation somptueuse, est quelquefois trop étroite pour recevoir les amis qui y viennent encore. Autour de la couche où ils sont éprouvés par la maladie, il se forme un cercle de visiteurs amenés par tous les nobles sentiments qui nous attirent vers le malheur. Et en voyant des visages sympathiques, en entendant des paroles consolantes, en serrant des mains dont l'étreinte est plus affectueuse que par le passé, ils retrouvent des joies plus profondes que celles dont ils ont été privés.

Mais, parmi ces affligés, il en est un plus grand nombre qui connaissent l'abaissement de l'oubli.

Ils ont des parents, occupés par leurs affaires, inquiets des demandes et des sollicitations qu'on pourrait leur adresser, éloignés aussi par l'antipathie que beaucoup d'hommes ressentent au spectacle de la misère ; ces parents les abandonnent complètement et paraissent ne plus savoir même qu'ils existent.

Ils ont eu des amis qui leur ont fait autrefois les plus vives protestations de dévouement ; et ces amis ont oublié le chemin de leur demeure.

Ils ont eu des admirateurs enthousiastes... Quand leur nom était répété par toutes les bouches et acclamé comme celui d'un souverain ou d'un homme qui a réussi, on venait leur apporter un tribut de louanges. Maintenant, il n'est plus question d'eux. D'autres noms, d'autres talents sont exaltés ; d'autres hommes occupent la place où ils étaient naguère.

Oui, il y a des oubliés, et ce sont là les plus abaissés. Car un pauvre qu'on aime est encore quelqu'un ; un malade qu'on visite et qu'on encourage tient encore une place. Mais un oublié ! Quand même il aurait toute sa fortune et toute sa santé, au point de vue extérieur, c'est un homme anéanti. Il est aussi mort que s'il dormait pour toujours dans un tombeau.

Cet oubli, m. f., nous le retrouvons au berceau de notre Sauveur.

Cet enfant, couché sur la paille de la crèche, a une famille, une noble famille, la plus illustre famille qui soit en sa nation. Il a eu pour ancêtres des rois, des héros, des hommes puissants et magnifiques, dont le nom est conservé parmi tous les peuples. Il y a encore en Judée, et peut-être même dans cette ville de Bethléem, où il vient de naître, des hommes riches et honorés qui sont de la même race que lui... Mais ils ont passé près de sa mère sans la reconnaître et ils ne savent pas, ils ne sauront pas qu'il est né, le Messie, le Désiré des nations.

Il a eu des amis, parmi tous ces prophètes et ces patriarches qui l'ont annoncé, et qui se sont réjouis à la seule pensée qu'ils auraient peut-être un jour le bonheur de le contempler. Il y en a peut-être encore qui font profession d'affection et de dévouement pour lui. Mais ils ne sont pas là. Ils le méconnaissent et ils l'oublient, parce qu'il est pauvre, parce qu'il est petit, parce qu'il n'est qu'un enfant nouveau-né.

Il a eu des admirateurs enthousiastes, des hommes qui ont chanté tous les exploits qu'il doit accomplir; et ceux-là, s'ils le voyaient, protesteraient que le pauvre enfant qui est là est à jamais digne d'oubli et d'abandon.

Plus que cela encore, m. f. Cet enfant est attendu par tout un peuple qui le regarde comme son fils le plus illustre et comme le restaurateur de sa gloire et de sa puissance. Il est attendu par le monde entier, dont les traditions, viciées par le paganisme, demeurent cependant assez claires pour annoncer un Libérateur et un Sauveur. Et ce peuple, dont les livres sacrés indiquent d'une manière précise la date et le lieu de la naissance de ce Sauveur, discute en ce moment sur des observances pharisaïques, et le monde s'occupe de ses maîtres ou de ses esclaves, sans se soucier davantage du Rédempteur qui vient de naître.

Jamais il n'y eut sur la terre un être aussi digne d'être entouré et acclamé, et jamais il n'y eut un oubli aussi profond, aussi complet que celui dans lequel naît ce fils de noble race, ce descendant de rois, ce Libérateur et ce Sauveur, qui devrait avoir un palais magnifique, un berceau somptueux, une famille pour se réjouir, des amis pour l'acclamer, — et qui est plus abandonné que le dernier des mendiants !

II. — *Ses grandeurs*

Et maintenant, m. f., en face de ces abaissements de notre Sauveur, je voudrais évoquer devant vos yeux toutes les grandeurs qui se trouvent réunies en cette étable.

1. La première grandeur que j'aperçois, c'est *la tendresse de la Vierge Marie.*

Auprès de ce berceau où vient de naître l'Enfant-Dieu, une femme est à genoux, une femme dont le regard est doux, dont les lèvres murmurent des paroles si touchantes que les anges penchés sur la crèche y répondent par leur ravissement. Et ce regard maternel se fixe sur le nouveau-né avec une expression de tendresse infinie, et ce front se penche sur lui avec une grâce et une sollicitude inexprimables, et ces paroles d'adoration et d'amour viennent bercer doucement son sommeil. Par moment, elle s'incline devant lui pour l'adorer, comme son Créateur et son souverain Maître ; puis elle reprend son rôle de mère et elle dépose un affectueux baiser sur ce visage où elle reconnaît les traits de sa beauté.

On peut dire que tout berceau est entouré d'affection et de tendresse. Toute femme qui devient mère sent s'ouvrir dans son cœur une source d'amour, qui demande à s'épancher en paroles affectueuses, en caresses incessantes, en soins multipliés, en dévouements qui vont parfois jusqu'à l'héroïsme. C'est là un des spectacles les plus consolants que nous puissions contempler dans notre vie vouée à tant de misères.

Cependant, je puis le dire sans blesser la délicatesse d'aucune affection et sans abaisser aucune tendresse, jamais enfant n'a été aimé comme cet enfant... Pendant les années que la Vierge Marie a passées dans le Temple, pendant les mois qui se sont écoulés depuis que l'ange lui annonça qu'elle serait la mère du Sauveur, sa piété et sa pureté ont amassé un trésor inépuisable, et maintenant elles le répandent, elles le versent à profusion sur ce fils de roi que le monde abandonne, sur ce fils de Dieu réduit au sort de la plus humble et de la plus faible des créatures... Jésus a auprès de lui une pureté et une tendresse quasi infinies. C'est là sa première grandeur.

2. A côté de la Vierge Marie, je vois auprès du berceau de l'Enfant-Dieu un homme également à genoux et en prières ; et cet homme représente aussi une grandeur, celle du *dévouement.*

Appartenant à une race royale, il aurait pu recouvrer le prestige et la richesse que sa famille a perdus, en flattant la nation puissante qui a asservi son peuple et en intriguant auprès de ses représentants. Mais il a préféré rester pauvre, oublié, et gagner son pain par un métier rude entre tous. Dieu, qui connaît sa droiture, l'a choisi pour être le gardien de la Vierge Mère et le Père nourricier de son Fils, et à ce choix divin il a répondu par un dévouement sans borne.

Il a accompagné la Vierge Marie dans son voyage à Bethléem. Il est à son poste d'honneur près de la crèche où dort l'enfant ; et viennent les jours difficiles, il ne les abandonnera pas.

Bientôt les puissances du monde, envieuses et jalouses, vont se liguer contre Celui auquel les prophéties promettent le sceptre de sa nation, et elles s'efforceront de s'en débarrasser au prix d'un meurtre. Pour leur échapper, il faudra fuir vers un lointain pays et accepter l'exil au milieu des circonstances les plus douloureuses...

Joseph s'en ira, il s'exilera, il souffrira, et il ne reviendra dans sa patrie que lorsque le danger aura cessé. Et dans la patrie comme dans l'exil, il veillera, il travaillera, sans avoir jamais d'autre pensée que celle de remplir son devoir et d'aimer Dieu en lui obéissant...

Joseph est l'homme du dévouement, et Dieu a voulu qu'il soit auprès du berceau de son Fils.

Quand il ordonna à son serviteur Moïse de construire l'Arche d'alliance, pour y enfermer les tables de la Loi et la verge d'Aaron, il exigea que ce tabernacle fût revêtu d'or, et afin d'inspirer le respect aux lévites en leur représentant la grandeur du trésor qu'il renfermait, il voulut que fussent placés à l'entrée deux chérubins dont les ailes s'étendraient pour le protéger. Cette Arche et ces chérubins, malgré le prestige qui les environnait et le respect dont ils étaient l'objet, n'étaient qu'une figure... La réalité, m. f., est à Bethléem. La véritable Arche d'alliance, c'est le berceau du Sauveur, de Celui qui doit faire de tous les peuples une seule famille, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, et les vrais chérubins dont les ailes s'étendent pour le protéger, c'est la tendresse de Marie et le dévouement de Joseph.

3. Je pourrais vous montrer encore d'autres grandeurs dans le cortège des anges qui descendent du ciel pour reconnaître et saluer leur Maître, dans ces bergers qui, appelés par la voix d'En-haut, viennent les premiers offrir leurs hommages et leurs adorations, dans ces rois de l'Orient qui, avertis par l'étoile miraculeuse, se sont déjà mis en route avec leurs présents. Mais il me tarde d'arriver à la grandeur essentielle de ce mystère de la Nativité, à la grandeur de cet enfant qui repose en cette crèche.

Cet enfant est un *Roi*, un *Libérateur*, un *Sauveur*.

Quel magnifique spectacle, quand un roi, chassé depuis longtemps de son royaume par des factions ennemies, cède enfin aux voix qui l'appellent, aux misères qui le réclament et reparaît en souverain au milieu de ses sujets ! Le peuple, en voyant ressusciter les gloires du passé, reprend espérance en les gloires de l'avenir. Il se sent plus fort, parce que désormais il a un chef, c'est-à-dire une tête pour le commander, un bras pour le défendre et un cœur pour l'aimer. — Cet enfant est Roi, non pas le roi d'un royaume limité dans ses frontières, mais le Roi du monde entier, et il revient sur cette terre d'où il a été chassé par le péché.

C'est un grand jour que celui où, dans un pays vaincu, humilié sous les servitudes et tyrannisé par ses ennemis, apparaît un libérateur. Il parle aux foules étonnées et il leur dit : « Reprenez courage ! Je puis tout affronter. Avec votre vaillance, je suis sûr de la victoire ! » Le peuple l'acclame et il marche à sa suite, confiant dans le triomphe. — Cet enfant est un Libérateur. Il vient au moment où tout semble désespéré. Partout les puissances du mal sont victorieuses ; la vertu est si opprimée qu'elle semble avoir disparu de la surface de la terre... Il vient avec un courage indomptable et avec des armes auxquelles nulle puissance ne peut résister. Ces armes, ce sont ses prières qui montent vers son Père pour les pécheurs, c'est la croix déjà connue et acceptée, vers laquelle il tend déjà les mains. Avec ces armes, il est sûr de vaincre son ennemi, le mal, le péché, qui est déjà pris d'une telle frayeur qu'il veut noyer son berceau dans des flots de sang.

Mais il est pour un pays un jour plus grand et plus beau que celui où l'on voit paraître un roi et un libérateur : c'est celui où un soldat meurt en héros pour le salut de la patrie, jour de gloire et de triomphe entre tous, car, dans cette mort sublime, nous voyons se fondre deux grandeurs : celle du pays qui mérita un pareil sacrifice, et celle de la vertu qui fut capable de l'accomplir... Ces jours peuvent être tristes et douloureux ; il n'en est pas moins vrai que ce sont des jours glorieux entre tous. Contemplant les morts couchés sur le champ de bataille, le poète s'écrie :

France, reprends du cœur en cette angoisse extrême,
Viens voir ce que tu vaux et comprends comme on [t'aime !

Près de la crèche de mon Dieu, je peux, à mon tour, dire à l'humanité : — Viens contempler la grandeur du dévouement, du sacrifice et de l'amour, et tu sauras enfin ce que c'est que ton Dieu, puisque, pour te sauver, pour te racheter des œuvres du péché et de la mort, le Dieu tout-puissant s'est fait petit enfant et est venu souffrir sur la paille d'une crèche, avant d'aller mourir sur une croix !

Oui, cet enfant a la triple grandeur du Roi, du Libérateur et du Sauveur !...

Vous voyez maintenant, m. f., que ce mystère de la Nativité est un mystère glorieux.

Et si vous trouvez que c'est encore trop peu, s'il vous est pénible d'avoir besoin de la foi pour apercevoir cette magnificence, soyez sans crainte. La grandeur extérieure viendra, car aucune grandeur ne saurait manquer à Dieu. Le mystère de cette naissance divine n'est pas un mystère passager ; cette scène n'est pas la scène d'un jour ; elle doit se reproduire de génération en génération et de siècle en siècle.

Auprès de tous nos autels, la crèche reparaîtra et, comme on se prosterne devant la Croix qui est le trophée ou, si vous aimez mieux, l'emblème de la victoire, on se prosterne devant le tabernacle où réside la majesté incarnée du Dieu vivant. A l'heure où nous sommes, m. f., regardez et dites-moi s'il est un souverain sur son trône, plus entouré, plus adoré, plus aimé que l'Enfant-Dieu dans son berceau ?

* *

Mais pour finir, revenons aux contrastes que nous avons remarqués.

L'humiliation, — il faut bien l'avouer, — occupe une grande place dans notre vie humaine. Il y a des existences qui en sont remplies et dont tous les instants sont marqués par des déceptions, des abandons, des ruines. D'autres sont plus fortunées, mais quelles que soient les circonstances au milieu desquelles elles se développent, elles n'échappent pas à la loi commune ; elles ont leurs heures d'angoisse, d'espérances renversées, de vertu défaillante, des heures où elles sont abaissées aux yeux du monde ou tout au moins à leurs propres yeux.

Dire qu'un homme n'a jamais éprouvé aucune humiliation, cela voudrait dire qu'il n'a jamais eu aucune faiblesse, qu'il ne s'est jamais trompé, qu'il a toujours réussi dans toutes ses entreprises...

Oui, l'humiliation a toujours eu une place dans notre vie, et si nous n'y prenons garde, elle peut être le signal d'une véritable ruine. Car la honte que nous éprouvons devant nous-mêmes et devant les autres paralyse nos forces, nous ôte le ressort nécessaire pour continuer notre route ou revenir sur nos pas, et bientôt nous tombons dans le découragement, prélude de la déchéance.

Or, dans ces moments douloureux, le seul moyen de salut, c'est de ranimer en nous la vie du Christ. Car il faut à notre humiliation un contrepoids qui l'emporte ; il lui faut en face d'elle une grandeur qui la dépasse. La vie divine seule peut nous donner cela.

Retenons donc cette leçon pratique que nous donne le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur. Dans la crèche de Bethléem, c'est la divinité qui nous fait oublier la pauvreté et la faiblesse ; c'est elle qui a ménagé la présence de la Vierge Marie et de S. Joseph et la venue des anges. De même, quand nous ouvrons toute grande notre âme aux influences surnaturelles de la vie divine, nous oublions bien vite illusions et déceptions, ruines et chutes, faiblesses et misères... Bientôt l'abandon lui-même cesse d'être complet, car, m. f., nous voyons alors venir à nous des âmes dévouées et il y a des anges qui chantent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. ETIENNE

(26 décembre)

LES DISPOSITIONS POUR RECEVOIR LA GRACE

Mes frères,

C'est une coutume parmi les grands que d'inviter à un festin dans les grandes circonstances. N.-S. J.-C. n'a pas voulu être seul non plus au festin de sa joie. Il a invité ses familiers, ses amis, ses serviteurs à participer à sa joie. Il a fait un festin de noces à sa naissance. Et alors, il a invité des soldats qui sont morts pour lui en bas âge, comme les Saints Innocents ; il a eu comme soldat un jeune homme S. Etienne, qui est mort dans la fleur de la jeunesse ; il a eu comme soldat un vieillard, S. Jean, qui à l'âge de cent ans fut plongé dans un tonneau d'huile bouillante.

Tous furent innocents et martyrs. S. Etienne fut martyr en désir et en réalité. S. Jean ne le fut que par le désir ; car il ne mourut pas du supplice des martyrs. Les Saints Innocents ne furent point martyrs par le désir, mais seulement en fait ; ils n'avaient pas l'âge de raison.

Tous ceux que je viens de nommer, J.-C. les a appelés au martyre par appel spécial. Maintenant, il appelle tout le monde au martyre, sans distinction de personne. Tous ceux que nous avons nommés, et qui sont ses soldats, il les a fait asseoir à son festin, selon leur rang et leur grade. Ainsi S. Etienne, martyr de fait et de désir, vient le premier après Noël. S. Jean vient le second ; car, c'est plus d'être martyr de désir que de fait seulement. Et les Saints Innocents viennent ensuite comme martyrs seulement de fait, et sans libre arbitre. Enfin vient S. Thomas de Cantorbéry, martyr des temps modernes.

Ainsi s'est accomplie la parole de S. Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons tous reçu de sa plénitude, » enfants, jeunes gens et vieillards. Et tout ce qui est grâce en nous, nous vient entièrement du Verbe incarné.

S. Etienne a eu une grâce éminente, stable, et efficace, comme le dit le récit des *Actes* : « Etienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges. »

S'il est plein de grâce, sa plénitude dérive de la plénitude du Christ. Et bien que la grâce ne vienne pas de nos mérites, mais est un don gratuit, il faut cependant que l'homme soit disposé, apte à la recevoir. Et nous allons dire comment.

I

1. La première disposition, c'est l'*humilité d'une soumission* révérentielle et profonde à J.-C. Cela suppose une foi simple à croire et docile à obéir. Et tel fut S. Etienne. Et c'est ce qui le fit choisir par les Apôtres comme digne de servir les autres : « Ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit. » (Act., VI, 5).

Il y a un rapport très étroit entre la grâce et l'humilité. L'humilité semble nous creuser et nous dilater pour appeler la grâce et la recevoir dans une mesure proportionnelle à notre humilité. C'est une parole solennelle de S. Jacques, que « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. » (Jac., IV, 6).

2. La deuxième disposition à la plénitude de la grâce, c'est *l'élévation de l'âme* à J.-C. par une *confiance* sans restriction que la grâce nous sera donnée. C'est S. Paul qui nous l'affirme : « Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et trouver grâce pour le secours opportun. » (Héb., IV, 16). Nous pouvons penser que ce trône de la grâce, c'est la B. V. Marie, ou encore l'humilité de J.-C. par quoi celui-ci diffuse sa grâce.

Mais où faut-il la chercher ? Maintenant, ce n'est plus à la crèche. Voyez comme fait S. Etienne : « Etienne, qui était rempli de l'Esprit-Saint, ayant fixé les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de son Père. » (Act., VII, 55). Il a cherché la grâce là où elle est. Cela veut dire qu'il faut élever vers le ciel notre volonté et notre mémoire, et concentrer nos actions et nos désirs dans une espérance totale en J.-C. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, vous devez chercher les choses d'En-haut, où siège le Christ à la droite de Dieu. » (Col., III, 1). Les insensés méprisent les choses supérieures pour se tourner vers la terre. Ils s'avilissent dans des joies impures et perfides.

3. La troisième disposition à la plénitude de la grâce, c'est une *conformité*, une configuration *de notre âme à J.-C.* par une dilatation du cœur qui détermine le progrès dans la grâce. Cette configuration se fait dans un sentiment généreux et libéral, un besoin de communiquer, de répandre, d'épancher sur les autres la grâce dont nous sommes remplis. Cette dilatation communicative et expansive est une loi de la grâce, c'est sa pesanteur. « Que chacun, dit S. Pierre, mette au service des autres le don qu'il a reçu, comme de bons dispensateurs de la grâce de Dieu, laquelle est multiple et variée. » (I Pet., IV, 10).

Et voyez tout de suite comment se comporte S. Etienne : « Comme tous ceux qui siégeaient au conseil avaient les yeux fixés sur Etienne, son visage leur parut comme celui d'un ange. » C'est ainsi qu'il prononça son discours et qu'il termina par ce grand acte de charité : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » Et c'est sur cette prière qu'il expira. (Act., VII, 60).

4. Enfin, la quatrième disposition à la plénitude de la grâce, c'est la *stabilisation, la fixation de l'ame en J.-C.* par la persévérance et la longanimité, ce qui nous perpétue dans la grâce. S. Paul dit ceci : « Ne vous laissez pas séduire par des doctrines toujours différentes et changées. Hier et aujourd'hui, Jésus est le même, il le sera éternellement. C'est par la grâce qu'il convient d'affermir son cœur et non par des aliments qui n'ont rien donné à ceux qui les ont recherchés. » (Héb., XIII, 8).

Et quoi faire pour nous établir, nous stabiliser dans la grâce ? C'est encore S. Paul qui nous le dit : « La grâce de Dieu s'est manifestée comme un principe de salut pour tous les hommes. Elle nous instruit à rejeter l'impiété et les convoitises mondaines, pour vivre avec sagesse, justice et piété dans le siècle présent, tandis que nous attendons la bienheureuse espérance et la manifestation de notre grand Dieu et Sauveur, J.-C. » (Tite, II, 11).

Ainsi deux choses pour la stabilisation dans la grâce : fixer notre regard sur l'éternité de la récompense ; et aussi sur l'éternité du supplice. La première considération nous encouragera au bien ; la seconde nous fortifiera dans la fuite du mal. Faisons comme S. Etienne, qui avait les yeux fixés au ciel.

II

C'est cette plénitude de grâce de S. Etienne qui l'a rempli *de force* dans les multiples combats qu'il eut à soutenir. Il y eut pour lui comme pour tous la lutte contre les péchés capitaux.

C'est par *la foi* que ces victoires se remportent. « C'est par la foi, dit S. Paul, que les saints ont vaincu des royaumes, qu'ils ont pratiqué la vertu et gagné la récompense. » (Héb., XI, 33).

Sa force lui est venue de son admirable *sainteté ;* car la sainteté est faite d'innocence et d'austérité de vie.

C'est enfin et surtout son *amour de Dieu et du prochain.* L'amour est admirable quand il comporte une sévérité rigoureuse contre le péché, et une douce bienveillance pour le pécheur. Remarquez comme son discours est vigoureux contre ces Juifs endurcis et méchants. Quelle force irrésistible dans ses paroles ! Il voit bien qu'il va les déchaîner contre lui et qu'ils n'accepteront pas ses reproches et ne changeront rien à leurs sentiments. Il parle cependant, car il faut proclamer la vérité, démasquer les hypocrites et préserver les petits, la foule. Mais après cela, et sur ces hommes cruels, sur leurs faces défigurées par la colère et la rage, il verse sa prière de charité et d'amour : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » C'est l'écho de la parole du Calvaire : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Et c'est la réalisation de la parole de J.-C. : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait et fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants. » (Mt., V, 48).

* *

Ce fut là le drame de la terre. — Au ciel, en même temps, quel spectacle ! Jésus, le chef, debout, mettant le ciel entier en attention, suit ce combat, ce premier soldat, ce premier fruit de son œuvre, son premier imitateur, son premier martyr, le premier sang qui va se mêler au sien et commencer ce grand fleuve rouge et glorieux. Etienne a vu J.-C. dans cette attitude d'approbation et d'encouragement. Quel drame ! Quelle grandeur ! Quelle beauté !

POUR LA FETE DE S. JEAN L'EVANGELISTE

SAINTETÉ, INTELLIGENCE, DOCTRINE

Mes frères,

On peut louer S. Jean pour la sainteté de sa vie, pour l'élévation de son intelligence, et pour la sublimité de sa doctrine. Et voici l'ordre qui règle ces trois choses : la sainteté de vie mérite le don d'intelligence ; et le don d'intelligence prépare à la sublimité de la doctrine. Cela vaut la peine d'être médité.

I. — *Sainteté de sa vie*

S. Jean est loué pour la sainteté de sa vie.

1. Nul ne mérite le nom de *serviteur de Dieu*, s'il n'a servi Dieu tous les jours dans la sainteté. Et S. Jean mérite ce titre à raison même de son service, dont il s'est fidèlement acquitté. Dieu même a dit de Moïse : « Mon serviteur Moïse est reconnu fidèle dans toute ma maison. » (Num., XII, 7). Et tout cela convient à S. Jean, comme le prouve cette divine marque de confiance que lui donna Jésus en lui confiant la garde de sa Mère.

2. S. Jean est aussi loué à raison de *la charge* qui lui fut imposée par Dieu et à laquelle il a été prédestiné de toute éternité. Ecoutez cette parole d'Isaïe, qui semble dite pour S. Jean : « Dieu m'a appelé dès le sein maternel » : voilà pour la prédestination ; — « il a rendu ma bouche semblable à une épée tranchante, il m'a abrité sous l'ombre de sa main, il a fait de moi une flèche aiguë et il m'a caché dans son carquois » : voilà pour la fonction d'apôtre; — « et il m'a dit : « Tu es mon serviteur en qui je me glorifierai » : et voilà pour l'acceptation de son service, qui est la gloire de Dieu, et non pas quelque autre. (Is., XLIX, 1).

3. S. Jean est loué enfin pour *le bienfait* dont Dieu l'a comblé ; car il a été choisi par Dieu entre tous, aimé et enrichi d'une grâce spéciale. C'est encore Isaïe qui nous donnera la formule : « Voici mon serviteur que je soutiendrai, mon élu en qui mon âme se complaît ; j'ai mis mon Esprit sur lui. » (Is., XLII, 1). Et S. Jean lui-même, très conscient de sa grâce spéciale, a dit plus brièvement : « C'est ce disciple que Jésus aimait. » (Jo., XXI, 7).

C'est ainsi que S. Jean fut serviteur de Dieu par son service, sa fonction et sa grâce éminente.

II. — *Elévation de son intelligence*

Et c'est sa sainteté qui lui a valu le don d'intelligence, qui l'a enrichi abondamment.

1. L'onction du Saint-Esprit lui a fait comprendre les choses utiles au salut ; car l'Esprit de vérité est un Esprit Sauveur. Et il se communique à ceux qui sont spirituels et non charnels, selon la formule de S. Paul : « L'homme animal (celui qui n'a pas la foi) n'est pas en état de recevoir ce qui vient de l'Esprit de Dieu. C'est folie pour lui. Il est incapable d'y rien comprendre, puisque cela veut être entendu spirituellement. » (I Cor., II, 14). Et S. Jean a su se séparer de tout. L'Evangile dit qu'à l'appel de Jésus, il quitta tout et son père. Et S. Jérôme prétend même qu'il a quitté sa fiancée et a renoncé au mariage.

2. La révélation angélique lui a fait comprendre les choses cachées dans l'avenir. Il fut comme un autre Daniel, qui avait l'intelligence de toutes sortes de visions et de songes (Dan., I, 17), et que l'ange Gabriel instruisait des choses de la fin (VIII, 16). L'ange qui instruisait S. Jean remplissait une fonction, un ministère, et ne parlait pas d'autorité. Et S. Jean raconte : « Je tombai à ses pieds pour l'adorer ; mais il me dit : Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon de service et celui de tes frères qui gardent le témoignage de Jésus. Adore Dieu. » (Apoc., XIX, 10).

3. La révélation qu'il reçut de J.-C. lui fit comprendre les choses sublimes. Bien que le Christ enseignât tous ses disciples, cependant ce Jean qu'il aimait plus que les autres, il l'instruisit davantage et lui fit comprendre plus de choses. Comme si lui convenait ce qui fut dit à Salomon : « Je te donne un cœur sage et intelligent, de telle sorte qu'il n'y ait eu personne avant toi et qu'il ne se trouve personne après toi qui te soit semblable. » (III Reg., III, 12). Et il est certain qu'aucun homme avant S. Jean ou après lui, n'eut comme lui la connaissance de la Divinité et des secrets de Dieu.

C'est ainsi que S. Jean a connu les choses utiles au salut, les choses cachées dans l'avenir, et les choses sublimes de Dieu.

III. — *Sublimité de sa doctrine*

C'est à raison de cette triple intelligence que S. Jean fut élevé à la triple dignité de la doctrine. — S. Jean sera élevé à la dignité d'*apôtre*, pour l'apostolat catholique, universel, selon la mission donnée par J.-C. : « Allez dans le monde entier. » Et c'est ainsi qu'il écrira ses épîtres catholiques, qui s'adressent au monde entier. — Il sera élevé à la dignité de *prophète*, et il écrira son Apocalypse comme prophète éminent. — Il sera élevé à la dignité d'*évangéliste* et écrira son évangile.

1. Il a donc été du groupe des Douze et a eu sa chaire apostolique. Il a été exalté dans l'assemblée du peuple et célébré dans le conseil des anciens. (Ps. CVI, 32). Et dans sa chaire, il n'a pas été oisif : il a enseigné par sa parole ceux parmi lesquels il vivait, et il a enseigné à distance par ses lettres.

2. Il a été élevé à la dignité de Voyant et de Prophète. Il a écrit : « Alors un des sept anges me transporta en esprit sur une grande et haute montagne et il me montra la ville sainte, Jérusalem. » (Apoc., XXI, 9). Il lui fut dit : « Ecris ces choses que tu as vues, et celles qui sont, et celles qui doivent arriver ensuite. » (Apoc., I, 19).

3. Il a été élevé à la dignité d'Evangéliste où il occupe le premier rang par la sublimité de sa doctrine. S. Augustin déclare que S. Jean a puisé son évangile au cœur même de Jésus-Christ. Et quand il compare cet évangile à un chant, il déclare : « Si S. Jean avait entonné sur un mode plus haut, le monde entier n'aurait pas pu comprendre. » Et comme la sublimité d'un docteur se manifeste par sa doctrine, il reste que S. Jean fut sublime, puisque son évangile est sublime.

Notons encore qu'une doctrine est sublime, soit parce qu'elle traite de choses sublimes, soit parce qu'elle procède d'une manière sublime, soit parce qu'elle conduit aux choses sublimes, aux sommets les plus hauts.

a) L'évangile de S. Jean est sublime, parce qu'il traite de choses sublimes, à savoir, l'Incarnation du

Verbe en deux natures, sublimes toutes deux, surtout la nature divine.

b) Et non seulement il traite de choses sublimes, mais encore sa méthode est sublime. Et ici, c'est par le degré de certitude qu'on en peut juger. N.-S. J.-C. pour établir l'autorité de sa parole, disait à Nicodème : « En vérité, en vérité, je te le dis : Nous disons ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu. » (Jo., III, 11). Et S. Jean, pour appuyer son propre témoignage, dit aussi : « Et celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi, vous croyiez. » (Jo., XIX, 35). Et dans la première de ses deux lettres il écrit : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et palpé de nos mains concernant le Verbe de vie, nous l'annonçons et nous lui rendons témoignage. » (I, 1). — Voilà quelle est la manière de procéder de S. Jean, procédé sublime, qui est celui de J.-C. lui-même.

c) Enfin son évangile conduit aux sommets les plus sublimes. Ici, le sublime, c'est ce qui est éternel. S. Paul dit très bien : « Nous sommes des gens qui ne regardent pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas. Ce qui se voit n'a qu'un temps. Ce qui ne se voit pas est éternel. » (II Cor., IV, 18). C'est à ce sublime « poids de gloire » que nous conduit la doctrine de l'évangile de S. Jean. Il dit lui-même : « Tout cela a été écrit pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie éternelle. » (Jo., XX, 31). Si la doctrine est sublime, l'auteur l'est aussi par là-même.

* *

Concluons avec S. Jérôme : « Tel est ce S. Jean, qui, sachant que le jour de sa mort était venu, convoqua ses disciples à Ephèse, leur parla du Christ avec effusion, et descendit dans son sépulcre, après une prière. Il se montra aussi indifférent à la crainte de la mort qu'il fut trouvé étranger à la corruption du tombeau. »

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

VI

Dimanche dans l'Octave de Noël

JÉSUS, PRINCIPE DE RÉSURRECTION ET DE RUINE

« Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël. » C'est là, m. f., comme nous le lisons dans l'évangile de S. Luc, une partie de la prophétie faite par le saint vieillard Siméon à la Vierge Mère lorsque, obéissant aux prescriptions de la loi mosaïque, elle présenta son divin Fils au Temple. « Oui, ce petit enfant qui est votre fils, lui dit-il, sera pour beaucoup la cause de leur résurrection et de leur salut, mais il sera aussi pour un grand nombre une occasion de ruine et de mort. »

— Et comment cela? allez-vous peut-être me dire. Est-ce que cet enfant n'est pas Jésus, notre lumière, notre vie, notre salut ? Comment donc peut-il être en même temps la cause de notre perte et de notre ruine ?

— C'est à cette question que je veux répondre.

Jésus est donc pour les uns une cause de salut, pour les autres une occasion de ruine. Oui, m. f., il en est ainsi ; et n'en soyez pas surpris, car une même cause peut produire des effets bien différents. En effet, la lumière n'est-elle pas blanche dans le lis, jaune dans le bouton d'or, vermeille dans la rose ? Et pourtant c'est toujours la même lumière. La manne, dans le désert, était pour un certain nombre d'Hébreux un mets insipide et nauséabond; pour les autres, elle devenait une nourriture renfermant en elle-même tous les goûts les plus exquis. De même Jésus, lumière du monde, manne descendue du ciel, Jésus toujours bon, toujours le même, produit, suivant l'accueil des hommes, des effets bien différents parmi eux. Et cela est spécialement sensible lorsqu'il s'agit, ou de la foi, ou de la loi, ou des sacrements. C'est ce que nous allons voir.

I. — *Dans le domaine de la foi*

La foi en Jésus-Christ est la seule qui puisse nous sauver. Ce fut cette foi, dont l'origine remonte au commencement du monde, alors que Dieu après la chute de nos premiers parents leur promit un Libérateur, ce fut cette foi, et avec elle toute une vie de pénitence, qui les sauva. L'innocent Abel, Seth craignant Dieu, le juste Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Job, Tobie, David, en un mot tous les patriarches, tous les prophètes, tous ces saints personnages ont été sauvés à cause de leur foi en Jésus-Christ, parce qu'il n'y a pas d'autre nom en qui l'on puisse espérer faire son salut.

Telle doit donc être aussi notre foi, foi vive, foi agissante, fidèle observatrice de la loi divine, imitatrice des exemples du Sauveur, dont on pourra dire alors qu'il est pour nous une cause de résurrection et de salut. Ecoutez d'ailleurs comment il s'exprime lui-même dans son saint Evangile : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi (et celui-là ne peut pas dire qu'il croit vraiment en Jésus-Christ, qui n'unit pas à la foi les bonnes œuvres prescrites par ce divin Sauveur), quand bien même il serait mort par le péché, celui-là ressuscitera de nouveau à la vie de la grâce, et vivra éternellement. » (Jo., XI, 25-26).

Que dirons-nous maintenant de ces insensés qui élèvent à la légère des doutes contre la foi chrétienne, de ceux qui, à la vertu infuse de la foi en Jésus-Christ imprimée dans leur âme par le saint baptême, unissent une vie et une morale d'épicuriens et de musulmans ?... Nous vous dirons qu'il faut prier le Père des lumières d'éclairer l'esprit de ceux qui sont encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité et gisent à l'ombre de la mort. Nous vous dirons qu'un cœur droit, un esprit sage, un bon catholique en un mot ne se révolte jamais contre la foi : et que seul un cœur corrompu, un esprit tiraillé par des passions coupables, est ennemi de cette foi.

Et pourquoi cela ? Parce qu'il y aura toujours nécessairement une guerre perpétuelle entre la foi et les habitudes vicieuses, entre la foi et les passions déréglées. D'où il suit que l'homme qui ne veut ni abandonner le péché ni souffrir le remords qu'engendre son péché, entre en lutte contre la foi comme on s'élance contre une ennemie, afin de tenter si, par ce moyen, il réussira à faire taire les reproches de sa conscience coupable.

Et c'est ainsi, m. f., que Jésus-Christ qui devait

être pour eux, par la foi, la pierre angulaire de leur salut, devient au contraire, grâce à leur malice et à leur incrédulité, une pierre de scandale et une occasion de ruine, *positus est hic in ruinam multorum.*

II. — *Dans le domaine de la loi*

La loi de N.-S. Jésus-Christ marche de pair avec la foi.

Si nous voulons trouver le principe de cette loi, il nous faut encore remonter à l'origine du monde, bien plus, jusqu'à Dieu même qui est la loi éternelle. — Mais, direz-vous, tout le monde sait qu'il y a trois sortes de lois : l'une que l'on appelle la loi naturelle, une autre la loi écrite, et la troisième la loi évangélique. — Eh bien ! non, m. f., ce sont là seulement trois noms différents, mais il n'y a qu'une seule et unique loi. Car, de même que celui-là est toujours le même homme qui, petit enfant pousse ses vagissements dans un berceau, puis devient un jeune homme en grandissant, et enfin arrive à la virilité et à l'âge parfait : ainsi la loi naturelle gravée dans notre cœur a été l'enfance de la loi ; celle-ci est devenue adulte quand plus tard Dieu de son doigt l'écrivit sur les tables qu'il donna à Moïse ; elle devint parfaite enfin lorsqu'elle sortit de la bouche de la Sagesse incarnée, Jésus-Christ, qui la promulgua avec son saint Evangile. Mais qu'on la considère dans son principe, dans son développement et dans son épanouissement, c'est toujours la même loi. Et voilà pourquoi Jésus-Christ a pu déclarer hautement qu'il n'était pas venu dans le monde pour détruire la loi, mais pour l'accomplir et l'élever à son plus haut degré de perfection : *Non veni solvere legem, sed adimplere.* (Mt., v, 17).

Eh bien ! m. f., c'est dans l'accomplissement de cette loi que l'on trouve le salut et la vie. Aussi Notre-Seigneur, répondant un jour à un jeune homme qui lui demandait comment il pourrait obtenir la vie éternelle, lui dit : « Observez les commandements, *serva mandata.* » Et ces commandements, vous les connaissez : « Adore et aime ton Dieu. Ne profane point son saint nom. Sanctifie les jours qui lui sont consacrés. Respecte tes père et mère, obéis-leur et viens à leur secours. N'enlève à ton prochain ni son bien, ni sa vie, ni sa réputation. Abstiens-toi du vice impur, du parjure, et jusqu'au désir enfin de tout ce qui n'est pas à toi, mais à ton prochain. » Voilà la loi, voilà la voie à suivre pour arriver à faire notre salut : *factores legis justificabuntur* (Rom., II, 13). Jésus sera vraiment alors pour nous une cause de salut et de vie, *positus est hic in resurrectionem.*

Or, cette loi si sainte et si salutaire, comment l'accomplissons-nous ? — Hélas ! il est une autre loi qui règne dans le cœur de l'homme : c'est la loi du péché et de la concupiscence de la chair, et combien sont nombreux les observateurs zélés d'une loi pourtant si tyrannique ! — Il y a encore une autre loi sous laquelle l'homme plie non moins facilement : c'est la loi de ce monde corrompu et corrupteur qui conseille, qui commande la haine des ennemis, la vengeance des affronts, l'oppression des rivaux, le mépris des supérieurs ; c'est la loi de ce monde qui approuve l'usure, qui autorise la fraude et le mensonge dans les contrats, qui met le favoritisme au-dessus de la justice, l'argent au-dessus de l'honneur, l'intérêt au-dessus de l'âme et de Dieu lui-même !... Dès lors, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, pour tous ces prévaricateurs de la loi divine, Jésus soit une occasion de ruine spirituelle et éternelle ? *Positus est hic in ruinam multorum.*

III. — *Dans le domaine des sacrements*

Enfin dans ses sacrements, Jésus est encore pour les uns la ruine, pour les autres le salut. Afin de ne point être trop long, je ne m'arrêterai qu'aux deux sacrements les plus fréquentés, la Pénitence et l'Eucharistie.

1. Vous vous présentez au tribunal de la Pénitence en esprit d'humilité et avec un cœur contrit ? Approchez-vous avec confiance, vous en sortirez guéris. Dans la personne de son ministre, Jésus sera pour vous le bon Samaritain qui pansera et guérira vos blessures, en sorte que, pour vous qui étiez morts à la grâce, il sera votre résurrection.

Mais si, au contraire, vous arrivez aux pieds du prêtre sans vous être examinés, sans douleur, sans sincérité dans vos aveux, sans ferme propos d'abandonner le péché et ses occasions, oh ! alors, arrêtez ! car vous iriez au devant de votre malheur. Le sang adorable de Jésus-Christ que l'absolution fait tomber sur votre âme, deviendrait pour vous la cause de votre condamnation ; il tomberait sur vous comme autrefois sur les Juifs aveuglés et impénitents, c'est-à-dire pour votre ruine éternelle.

Pendant que Joseph était dans sa prison en Egypte, il eut deux compagnons de captivité, l'un échanson, l'autre panetier du roi Pharaon. Tous deux ayant fait un songe, ils prièrent Joseph de vouloir bien leur en donner l'explication. — « Moi, dit le premier, j'ai rêvé que je pressais entre mes mains une grappe de raisin dont le jus tombait dans la coupe de mon maître. » — « Bon signe, répondit le sage interprète ; bientôt tu rentreras dans les bonnes grâces de ton roi, et la charge que tu occupais autrefois te sera rendue. »

« Pour moi, dit l'autre, il me semblait que je portais une corbeille pleine de pain et de gâteaux pour la table royale ; tandis que je l'avais sur la tête, voici qu'une nuée d'oiseaux s'abattent sur la corbeille et me la laissent vide. » — « Mauvais signe, répondit Joseph ; tu seras bientôt pendu à un gibet, et les corbeaux et les vautours se disputeront les lambeaux de ta chair. »

Or, il arriva comme il avait dit. Et maintenant, m. f., faites vous-mêmes l'application.

Le prêtre, établi par Dieu juge et interprète de sa divine volonté, est assis au saint tribunal. Apportez-vous à ses pieds un cœur qui, comme la grappe de l'échanson, est broyé par la douleur, un cœur changé, un cœur pécheur devenu un cœur pénitent, comme la grappe avait été changée en vin ? Oh ! alors, consolez-vous : car vous entendrez de bonnes paroles, vous serez pardonnés, et, en rentrant dans la grâce de votre Dieu, vous ressusciterez à une vie nouvelle.

Mais si, au contraire, en vous approchant du prêtre, vos fautes ne sont présentes qu'à votre esprit et à votre mémoire, semblables au panetier portant sa corbeille sur la tête, de façon à n'en faire à votre confesseur qu'une froide narration, sans aucune douleur de les avoir commises, sans ferme propos de vous corriger, sans désir de restituer le bien d'autrui, de fuir les occasions du péché, de remplir fidèlement vos devoirs d'état, malheur à vous ! Car, ou bien on vous donnera une réponse juste, mais défavorable ; ou bien, si vous recevez l'absolution sa-

cramentelle, vous vous chargez d'un nouveau péché; et si vous mourez dans cet état, vous tomberez sous l'horrible puissance des démons ; et cela parce que de la confession, établie par Jésus-Christ pour votre salut, vous vous serez servis pour votre perte. Et par cet abus sacrilège, au lieu d'être pour vous un Sauveur, Jésus est devenu un ennemi et une cause de ruine.

2. De même pour le sacrement adorable de l'Eucharistie. Tout fidèle qui, avec un cœur pur et une âme exempte au moins de péché mortel, se nourrit de la chair immaculée de l'Agneau de Dieu, celui-là acquiert de nouvelles forces et augmente en lui la grâce sanctifiante ; et Jésus, qui est le pain de vie, lui donne vraiment la vie spirituelle et éternelle.

Mais si, par malheur, il se rencontrait quelqu'un qui osât manger ce pain céleste avec une conscience souillée par le péché mortel, cet indigne, s'écrie l'apôtre S. Paul, « mangerait son propre jugement et sa condamnation. » Malheur donc à l'âme qui, se sentant coupable d'un péché mortel, reçoit cependant l'Hostie sacrée ! elle sera pour elle un poison mortel. Mais quel bonheur pour le fidèle qui la recevra avec un cœur innocent ou avec un cœur purifié par une véritable pénitence ! en elle il trouvera la vie et le salut, le gage de la gloire éternelle.

* *

Vous voyez maintenant, m. f., comment il faut entendre ces paroles du saint Evangile. Tenons-nous donc étroitement unis à *la foi* de Jésus-Christ, la seule qui puisse nous sauver. Observons fidèlement *la loi* de Jésus-Christ, c'est la condition de notre salut. Pécheurs, allons nous jeter aux pieds de Jésus-Christ au saint tribunal, et nous serons justifiés ; et puis, approchons-nous de la Table sainte avec les dispositions requises. Et Jésus-Christ sera alors pour nous la vie et le salut, il sera une semence d'immortalité et le gage de la gloire future dans le ciel, gloire que je le prie de nous accorder à tous par sa grâce. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

LXIX

CONCLUSION

Mes frères,

Dans la première de ces instructions sur le Symbole des Apôtres, nous disions que la connaissance des vérités du *Credo* « est si importante qu'il faut s'efforcer de les étudier toujours avec une intelligence plus claire et plus pénétrante. » Maintenant que nous avons achevé de parcourir le cycle de ses douze articles, je me permets d'espérer que j'aurai pu faire pénétrer plus de clarté dans vos esprits, plus de conviction dans vos cœurs, sur chacun des principes de foi qu'ils renferment. L'heure est venue de conclure et nous le faisons aujourd'hui : par une rapide synthèse du Symbole lui-même, — par un bref exposé de son importance doctrinale, — et par un rappel des conséquences morales et pratiques qu'il comporte pour chacun de nous.

I. — *Synthèse du Symbole*

La formule de profession de foi que nous avons longuement analysée et qui, en substance, remonte aux âges apostoliques, peut se diviser en deux parties inégales. La première, qui est de beaucoup la plus longue, se rapporte directement à la Divinité ; l'autre, en des formules plus raccourcies, indique les principaux moyens que la bonté de Dieu a mis à la disposition de l'homme pour le guider vers le bien, le racheter de ses fautes et le conduire jusqu'au seuil de ce but dernier et définitif qui est la vie éternelle.

1. La partie du texte qui concerne Dieu immédiatement présente plusieurs particularités remarquables. D'abord elle suppose la foi, basée sur des motifs rationnels de crédibilité, mais accordée par la grâce d'En-haut. Nous avons assez expliqué à quel point ce fondement est irréfragable pour n'avoir pas à y revenir.

Mais il est bon de souligner que l'unité de la substance divine a paru, à bon droit, si évidente aux rédacteurs du Symbole des Apôtres qu'ils n'ont pas jugé nécessaire de l'affirmer d'une façon aussi explicite que l'ont fait le Symbole de Nicée en déclarant : « Je crois en un *seul* Dieu », et surtout celui de S. Athanase, lequel contient un très long développement sur la Trinité et les attributs des Personnes divines en parallèle avec l'Unité substantielle de l'Etre souverain. Les théories polythéistes sont en opposition si absolue avec le bon sens, avec la philosophie, comme avec les textes inspirés, qu'il n'était vraiment pas utile d'y insister dans un sommaire qui devait obligatoirement rester très bref pour demeurer à la portée de toutes les mémoires comme de tous les esprits. Cela indique la nuance qui existe entre les trois formules, d'ailleurs si pleinement concordantes, du *Credo* catholique : celle dite des Apôtres étant destinée à l'enseignement élémentaire de toute la foule du peuple chrétien, tandis que les deux autres, sans être nullement tenues secrètes, visent plutôt l'élite sacerdotale et intellectuelle. Voilà une manifestation de plus de la sagesse, de la prudence et de la bonté de l'Eglise, qui sait s'adapter à tous les milieux et se rendre accessible à chacun, sans rien sacrifier cependant ni de sa vérité intégrale ni de sa loi surnaturelle.

Le caractère pratique du Symbole des Apôtres est encore mis en valeur par la disproportion apparente, et voulue, du nombre des articles consacrés à chacune des trois personnes de la T. S. Trinité.

Dieu le Père n'est signalé que par deux de ses attributs : l'omnipotence et le pouvoir créateur. Pourquoi cela ? Parce que ce sont ces deux perfections qui nous permettent de le saisir plus directement et plus facilement. Elles se ramènent d'ailleurs l'une à l'autre, et par elles on peut parvenir à toutes les autres. Mais la création, acte de puissance suprême, nous permet de voir Dieu à travers son œuvre magnifique et le rapproche ainsi de notre intelligence si hésitante et bornée si étroitement.

N.-S. Jésus-Christ, par contre, est mentionné d'une façon beaucoup plus étendue. Il est présenté d'abord sous son aspect de Dieu, grâce à sa génération par le Père, puis sous sa forme humaine, et le nom de cette créature privilégiée que fut la T. S. Vierge est associé, à cette occasion, à celui de l'Esprit Créateur. Ensuite, — et toujours parce que le Symbole a été composé pour la plus grande utilité, comme pour la plus haute édification des hommes, — la carrière terrestre du Christ est évoquée au moins dans ses principales étapes. Ses miracles, sa prédication sont passés sous silence, sans doute parce qu'il

n'était pas besoin de répéter l'Evangile qui les relate ; mais le texte appuie sur les épisodes de la Passion, par laquelle devait s'accomplir l'œuvre rédemptrice de Jésus à l'égard de l'humanité. Le Messie reparaît comme Dieu à propos de sa résurrection, de son ascension, et du second avènement qui le ramènera parmi nous, mais cette fois comme un juge et un triomphateur.

Quant au Saint-Esprit, il est nommé sans commentaire, non pas que son autorité ou son action soient moins capitales en ce monde, mais à cause, probablement, de la manière invisible dont elles s'exercent ici-bas.

2. Nous arrivons de la sorte à la seconde partie du Symbole. Là sont énumérés quelques-uns des ouvrages essentiels de Dieu en ce monde et dans l'ordre de la grâce.

D'abord la Sainte Eglise catholique, qui a mission de continuer la tâche de Jésus dans notre univers, et qui a reçu pour cela toute la juridiction nécessaire sur la collectivité des hommes. Puis la communion des saints, qui est le corollaire de la vérité précédente. Etant donné que nous sommes malheureusement pécheurs, le *Credo* nous invite à la conversion par la promesse de la rémission de nos fautes. Il nous ouvre ensuite les horizons infinis de la résurrection et de la vie éternelle, qui sont si aptes à nous enflammer de courage et d'espoir. Le mot *Amen*, ou « Ainsi soit-il » qui le termine, exprime à la fois notre croyance et notre confiance en toutes ces sublimes réalités.

On ne saurait concevoir un ensemble mieux équilibré et plus complet. Dans le Symbole tout se rapporte à Dieu, mais sa créature raisonnable n'y est pas négligée et le texte démontre bien les relations qui les unissent : l'homme est subordonné au Seigneur comme à son principe et à sa fin dernière ; Dieu, d'autre part, nous y apparaît avec sa majesté glorieuse, mais aussi avec l'ineffable bonté qui le porte à s'intéresser continuellement à nous pour notre plus grande gloire et notre plus parfait bonheur.

II. — *Importance doctrinale du Symbole*

Le *Credo* est une merveilleuse synthèse. Mais, comme la généralité des synthèses, elle n'indique explicitement que les points les plus essentiels du sujet qu'elle entend résumer. On ne saurait lui en faire un grief, loin de là ; ce nous est un précieux avantage d'avoir ainsi à notre disposition un formulaire, facile à comprendre et à retenir, qui nous expose les dogmes primordiaux de notre foi. Il est bien entendu que le Symbole est absolument complet ; seulement sa brièveté l'oblige à mentionner en peu de mots tellement de choses qu'une étude sérieuse de notre part est indispensable pour en faire jaillir tout le contenu. Ce travail, nous venons, depuis un certain temps, de le faire article par article; reprenons-le dans son ensemble, rapidement.

Le Symbole est une règle de foi. Cette définition nous oblige à nous demander ce que c'est que la foi. Pour le comprendre, il faudra nous pénétrer d'abord de quelques vérités préalables : nous existons, nous sommes des êtres raisonnables, nous pouvons atteindre aux effets en remontant la série de leurs causes. D'autre part, le monde existe autour de nous : il n'a pu se créer lui-même ; il a fallu une cause première qui fût supérieure, nécessaire, infinie. Nous parvenons ainsi à la connaissance intellectuelle de Dieu. Mais ce Dieu a-t-il pu nous communiquer les principes indispensables et les lois qui régissent notre libre activité ? Oui, puisqu'il est souverain. A-t-il voulu faire tout cela et l'a-t-il fait réellement ? Oui encore, puisque nous avons la Révélation. L'a-t-il fait de façon que nous ayions une certitude absolue ? Oui enfin, à cause de son infaillibilité. La foi n'est que l'adhésion aux vérités révélées, non plus à la suite de nos raisonnements, mais à cause de l'autorité du Dieu qui nous l'a donnée. Elle est, en même temps, une lumière et une grâce. Que nous impose-t-elle de croire ?

1. C'est ici que nous reprenons en main le Symbole. Il nous affirme Dieu, non plus seulement comme l'Etre Suprême des philosophes, mais encore avec des perfections que la science humaine eût été impuissante à découvrir. Unité de Dieu, Trinité, Incarnation, Rédemption : autant de doctrines d'où découleront toutes les autres. L'Unité commande, si l'on peut dire, la Trinité. De l'amour de celle-ci pour les hommes procède le mystère de l'Incarnation qui, lui, va s'épanouir en de vastes développements : la grâce, l'établissement et le fonctionnement de l'Eglise, les sacrements et leurs effets dans nos âmes. L'Incarnation, à son tour, nous conduira à l'étude de la Rédemption, car si Jésus s'est fait homme, c'était pour nous libérer et nous ouvrir le ciel. Mais nous libérer de quoi ? Du péché originel et de ses suites. Qu'est-ce que le ciel que le Christ nous promet ? Une immortalité béatifiée. Autant de questions qui en soulèvent d'autres. Nous ne pouvons les indiquer toutes. Mais ces quelques exemples ne nous montrent-ils pas déjà comment les affirmations du Symbole forment une série de sommets d'où descendent tous les dogmes du christianisme, et qui se réunissent eux-mêmes dans l'idée dominante de Dieu ?

Jusqu'ici nous n'avons envisagé que le dogme ; mais la loi morale, elle aussi, est implicitement enfermée dans le Symbole. Par le fait que celui-ci proclame Dieu, il évoque le législateur du Sinaï dont les commandements ne seront jamais abrogés. En reconnaissant l'Eglise, il admet son caractère juridictionnel et nous oblige, en conséquence, à nous soumettre aux lois qu'elle promulgue. Lorsqu'il parle de la rémission des péchés, il suppose la distinction entre le bien et le mal, fondement de toute moralité. Il ne sera pas difficile de déduire de là tous les préceptes, même les plus secondaires, car ils dérivent tous de ces principes initiaux.

Il n'est pas jusqu'aux sciences sacrées que nous sommes habitués à considérer comme relativement secondaires, qui ne puissent se réclamer du Symbolle comme de leur source originelle. Pour le droit canonique, la chose va de soi, puisqu'il n'est que l'expression codifiée de la volonté de l'Eglise à laquelle nous sommes tenus d'obéir. L'histoire ecclésiastique est en germe dans cette narration, si brève mais si saisissante, qui nous raconte que Jésus a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli. La liturgie se ramène au *Credo*, en vertu de l'adage : « *Lex orandi, lex credendi* », et détermine les honneurs à rendre à Dieu, à la Sainte Vierge, aux saints et — dans un genre différent — aux baptisés, aux clercs, aux défunts, en fonction de cette hiérarchie sainte qu'une analyse soigneuse nous fait découvrir dans cette profession de foi. En ce sens, il n'est pas exagéré de dire que le *Credo* contient toute la religion.

Mais gardons-nous d'abuser de cela pour conclure

que nos études religieuses seront achevées aussitôt que nous serons capables de réciter par cœur cette formule. La religion est tout entière dans le Symbole, mais un peu comme l'épi est dans le grain de blé, comme le chêne est dans le gland. Il faut la faire sortir, par de longues méditations et des enseignements appropriés, de cette cellule native; il faut la faire croître, puis fleurir, si l'on veut obtenir ses fruits de salut. En d'autres termes, le Symbole est une base, mais il n'est qu'une base, sur laquelle il nous reste à construire, avec l'aide de l'Eglise infaillible, l'immense édifice de la surnaturelle doctrine. Cela ne diminue en rien son incomparable grandeur.

2. Tout ce que nous venons de dire nous permet d'apprécier maintenant l'importance de notre Symbole. Elle est si haute qu'à travers tous les siècles l'Eglise a entouré ce formulaire du plus profond respect. Primitivement, il était interdit de l'écrire, et cette consigne avait pour but d'obliger tous les chrétiens à le graver dans leur mémoire. De nos jours encore, sa récitation est imposée en des circonstances plus solennelles ; au baptême, à la messe du dimanche et des principales fêtes. Si on ne le considérait que comme un résumé quelconque, on ne prendrait pas tant de soucis de le préserver, de l'honorer, de nous empêcher de l'oublier.

Aussi est-ce un devoir pour nous de nous conformer à l'invitation pressante de l'Eglise en appliquant notre esprit à mieux le pénétrer. Le catéchisme nous en donne un premier commentaire, mais, malgré toute sa valeur, cet admirable petit livre est trop rudimentaire pour nourrir pleinement une intelligence d'homme. Rédigé pour des enfants qui débutent, il procède par simples affirmations; ce n'est pas trop demander à des chrétiens que de les engager à vérifier, pendant tout le reste de leur vie, ces assertions en les appuyant sur des preuves qui sont d'ailleurs aussi claires qu'irréfutables. Ce sera à ce prix seulement que nous pourrons nous vanter de connaître notre religion.

III. — *Application du Symbole à la vie morale*

Connaître sa religion est indispensable ; c'est excellent, mais c'est insuffisant tout de même. Il faut surtout la pratiquer. « Ce ne sont pas, disait Jésus, ceux qui répètent : Seigneur, Seigneur, qui gagneront le royaume des cieux, mais bien ceux qui exécutent la volonté de mon Père. » Et le beau livre de l'*Imitation* lui fait écho en déclarant qu'il ne sert à rien de discuter doctement sur la Trinité, si on ne s'applique pas à lui plaire par sa conduite de chaque jour. Il est de toute évidence, en effet, que la vertu consiste plutôt à faire le bien qu'à savoir en quoi il consiste. Là encore le Symbole sera la pierre angulaire sur laquelle nous nous appuierons.

En effet, la pratique de la religion exige l'observance de toutes les lois morales, et celles-ci ne peuvent subsister que si elles sont établies sur des principes d'ordre doctrinal. Il était réservé au siècle dernier, que l'on commence à juger sévèrement, d'imaginer une morale « sans obligation ni sanction » ; c'est de la contradiction formelle dans les termes, à moins que ce ne soit de l'extravagance pure et simple.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter cette notion d'une morale que rien ne base, que rien ne sanctionne et qui ne peut être, en somme, que la faculté laissée à chacun de suivre le gré de ses fantaisies ou de ses passions.

Il est de toute évidence qu'une morale, étant un code de lois, nécessite par définition un législateur, une juridiction répressive et une organisation qui châtie ou qui récompense. Or tout cela est indiqué dans notre *Credo*, sinon en termes formels, au moins par le contenu des expressions générales qu'il renferme : nous le démontrions tout à l'heure pour Dieu, l'Eglise, la rémission des péchés. Il suffit de rappeler maintenant les mots « vie éternelle » pour que le tableau soit complet. Règle de notre foi, le Symbole est donc également la règle de notre conduite pratique de chaque jour.

Mais à qui s'appliquera cette surnaturelle discipline ? A chaque individu, d'abord, et la chose éclate d'elle-même aux yeux. Quand on dit couramment que le Seigneur a fixé la route que doit suivre l'humanité, il s'ensuit qu'on reconnaît qu'il a tracé la voie où chacun doit marcher, l'humanité n'étant autre chose que le total des individus. Du fait que certains devoirs sont particuliers à certaines personnes, on ne peut pas déduire qu'il y a plusieurs morales : la morale du Symbole catholique reste une, aussi bien qu'immuable, dans tous ses principes, sauf à se montrer délicatement souple dans tous les cas particuliers qui postulent des règlements spéciaux.

Ce n'est pas tout. Cette somme de tous les êtres humains qu'est l'humanité ne peut comprendre plus de personnes physiques qu'elle ne compte de membres ; mais par le fait qu'elle les agrège en des collectivités différentes : familles, associations, congrégations, patries, Eglise, elle crée des entités qui correspondent aux modalités de la vie sociale et qu'on désigne commodément sous le nom de « personnes morales ». Nous n'avons pas à entrer ici dans les discussions secondaires soulevées par quelques institutionalistes sur cette « fiction » qu'ils rejettent un peu trop dédaigneusement. L'essentiel est de savoir — et personne ne le contestera — que ces divers groupements humains sont tenus par les lois morales, et que l'éthique contient, même, en plus des règles applicables aux personnes privées, un certain nombre de prescriptions qui les concernent directement. Il faudra donc que ces groupements remontent jusqu'à la source de leur morale, c'est-à-dire au Symbole, qui, en leur parlant de Dieu, leur présentera en même temps la loi naturelle et la loi surnaturellement révélée. On l'oublie trop, à notre époque, dans trop de foyers, dans trop de sociétés qu'on nomme, de façon si déplaisante, « neutres » ou « laïques », et surtout dans trop d'Etats. Il est temps de rappeler avec une insistante énergie que rien de ce qui existe en ce monde ne peut être soustrait à l'autorité du Dieu créateur et souverain Maître que nous affirme le *Credo*.

Cela est rigoureusement vrai en théorie ; c'est aussi très utile dans la pratique, car quiconque a le droit et le devoir d'exercer un commandement, ne peut asseoir son autorité que sur celle dont dépendent toutes les autres : celle de Dieu. Et s'il ne donne pas lui-même l'exemple de l'obéissance, comment s'y prendra-t-il pour obtenir le respect et la soumission qu'il est en droit d'attendre de ses subordonnés ?

On s'agite beaucoup pour découvrir des remèdes à la terrible crise d'anarchie et de désordre qui secoue actuellement notre pauvre monde. Il n'y a qu'une solution ; mais celle-là est assurée, infaillible parce qu'elle est divine : c'est le retour loyal et complet,

confiant et généreux, des peuples et de ceux qui les gouvernent à la pratique de leur *Credo*.

* *

M. f., nous ne saurions terminer sans rappeler, ne fût-ce que d'un mot, que le Symbole est encore une prière. L'Eglise le sait bien, puisqu'elle le met sur nos lèvres dans ses offices liturgiques comme dans nos oraisons privées. Mais pour qu'une prière soit bonne, il faut qu'elle ne se réduise pas à une simple récitation monotone et machinale. Il faut qu'elle parte du cœur, c'est-à-dire qu'elle soit comprise et que ses idées produisent des actes de vertu. La prière du Symbole, substantielle et sublime entre toutes, ne réaliserait pas son plein effet si nous n'y apportions pas notre entière bonne volonté. Afin qu'elle nous délivre du mal, afin qu'elle nous sanctifie, efforçons-nous, de toute notre âme, de la faire passer dans notre vie entière qui doit s'épanouir dans la foi. Ainsi soit-il.

FIN

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LIII

LES ACTES DES APÔTRES

S. Luc ne nous a pas seulement laissé l'évangile que nous avons étudié naguère. Nous lui devons encore un autre ouvrage, également écrit sous le souffle de l'Esprit-Saint, et qui est connu sous le titre d'*Actes des Apôtres*. Nous avons assez parlé de la vie de l'écrivain pour n'avoir pas à y revenir. Mais il nous faut maintenant analyser sa seconde œuvre, que la liste du Concile de Trente place immédiatement après les quatre Evangiles et qui, tout en fournissant de hautes leçons, nous documente d'une manière fort intéressante sur les débuts de l'Eglise.

I

Avouons tout de suite que le titre en est absolument malheureux. Le premier mot : *Actes*, signifie bien ce qu'il veut dire : les gestes, le ministère des premiers envoyés de Jésus. Mais la suite : *des Apôtres*, serait de nature à induire en erreur, car elle permet de s'imaginer que le volume va nous renseigner sur l'activité des douze apôtres ; or il n'en est absolument rien. Ce que nous avons sous les yeux est simplement le récit de l'apostolat opéré par S. Pierre et par S. Paul, et si quelques noms de leurs confrères sont cités ici ou là, ce n'est que de la façon la plus incidente.

Pourquoi cette dénomination inexacte et trop étendue continue-t-elle à prévaloir ? Sans doute parce qu'elle remonte à la plus vénérable antiquité : elle était déjà reçue au temps de S. Clément d'Alexandrie, de Tertullien et de S. Irénée, et l'usage l'avait consacrée avant même que l'Eglise la fît officiellement sienne. Elle ne peut d'ailleurs tromper personne, puisque la simple lecture démontre qu'il ne s'agit que d'une narration partielle de ce que certains apôtres ont accompli.

Reconnaissons aussi que la fin du livre étonne autant que son titre. L'histoire se termine, d'une manière imprévue, après les premiers temps de la captivité de S. Paul, et ne nous renseigne nullement sur le sort destiné à l'illustre prisonnier.

Plusieurs critiques sont partis de là pour supposer que S. Luc avait l'intention d'écrire un nouvel ouvrage qui aurait fait suite à celui-ci et qu'ils n'hésitent pas à baptiser « le troisième livre ». Nous sommes d'autant moins autorisés à partager leur opinion que, si l'Esprit-Saint avait voulu qu'un troisième livre vît le jour, il aurait bien trouvé le moyen de le faire paraître, soit par S. Luc, soit par un autre. Il semble plus logique de dire que l'auteur s'est arrêté au moment où son objectif était atteint, c'est-à-dire après avoir exposé le commencement de la diffusion évangélique, tant à Jérusalem que dans la capitale de l'Empire.

On s'accorde à reconnaître que les Actes des Apôtres furent composés à une période absolument contemporaine des événements qu'ils racontent. En effet, si leur rédaction avait eu lieu après la prise de Jérusalem par Titus, ce fait n'aurait pu être passé sous silence, car il accomplissait une terrible prophétie du Christ. Bien au contraire, l'auteur parle toujours de la religion et de la société hébraïques comme de choses encore subsistantes. Il a donc travaillé avant l'année tragique 70 et, de l'avis général, vers l'an 63. Ce qui permet de supposer que le livre vit le jour à Rome, où S. Luc se trouvait alors, en compagnie de S. Paul.

Ainsi que dans son évangile, l'auteur des Actes a voulu, dans ce nouvel écrit, confirmer la foi des fidèles en leur montrant quelques-uns des résultats acquis par la grâce conquérante de Jésus. Il donnait, en outre, une suite normale à sa vie de Notre-Seigneur, en démontrant qu'en dépit de l'échec apparent du Calvaire, la grande entreprise de la Rédemption s'est poursuivie avec gloire, le jour de l'Ascension d'abord, puis s'est étendue à tout le monde alors civilisé, par la propagande sacrée de ceux à qui le Christ avait commandé d'aller prêcher l'Evangile à toute créature.

S. Luc se réfère d'ailleurs expressément, dès ses premières lignes, au volume qu'il avait précédemment publié. Il s'adresse, en termes directs, à ce Théophile qui avait déjà reçu l'honneur inouï de se voir dédier le 3e évangile. Puis il rappelle, en quelques mots rapides, ce que Jésus « avait fait et enseigné ». Ce prélude se continue majestueusement par le récit de l'Ascension triomphante du Sauveur, en présence d'une foule qui peut attester indubitablement le miracle ; et nous voyons ensuite les apôtres se réunir dans le Cénacle et se conformer à la voix de Pierre leur nouveau chef, pour désigner un successeur à Judas. Deux candidats furent proposés aux suffrages de l'assemblée : Joseph Barsabas, qu'on surnommait le Juste, et Mathias, qui fut indiqué par l'Esprit-Saint et admis au nombre des Apôtres.

II

Si important que soit ce premier chapitre des Actes, il n'est, toutefois, qu'une préface. L'objet même du livre, c'est-à-dire la fondation et le développement primitif de l'Eglise chrétienne, n'est abordé qu'au moment où le Paraclet descend en langues de feu sur les disciples assemblés au Cénacle, pour communiquer aux apôtres, avec l'infaillibilité personnelle, les charismes les plus prodigieux. Enflammés d'un zèle divin, Pierre et ses compagnons s'élancent aussitôt pour prêcher aux foules, qui s'émerveillent de les

entendre dans les langues les plus diverses. Leur enthousiasme est tel que les mauvais esprits le soupçonnent de confiner à l'ivresse. Mais les faits se chargent bientôt d'anéantir cette calomnie. L'organisation qui s'élabore ne saurait, en effet, être attribuée à quelques fous exaltés : elle se confirme par une réforme étonnante des mœurs, par la guérison miraculeuse d'un boiteux que Pierre et Jean opèrent à la Porte Précieuse du Temple. Vainement le Sanhédrin s'émouvra de voir ressusciter une doctrine qu'il avait pensé crucifier avec son Maître : les apôtres lui opposeront la plus fière et la plus légitime des réponses : « *Non possumus non loqui.* » Et, sitôt libérés de la flagellation, ils se remettront à leur tâche. Ils maintiendront la vérité, en châtiant, d'une manière foudroyante, des hypocrites comme Ananie et sa femme Saphire, qui cherchaient à s'enorgueillir d'une générosité fictive, comme si l'on arrivait à duper ceux qu'éclaire l'Esprit d'En-haut ! Ils feront régner, parmi la multitude toujours accrue de leurs fidèles, une charité céleste qui servira de base à toutes sortes de vertus. Ils appuieront leurs principes sur un grand nombre de prodiges, dont quelques-uns seulement sont relatés dans le livre, mais dont le premier résultat est d'attirer sur eux l'attention publique et de préparer de véritables séries de conversions.

Il va sans dire que l'enfer écume de rage devant cette rénovation du peuple. Il déchaîne aussitôt la persécution, son argument suprême sous tous les climats et à toutes les époques. Mais les apôtres sont personnellement animés d'une ardeur qui leur permet de braver les périls, et surtout ils ont avec eux, pour les soutenir, Celui dont S. Paul dira plus tard : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Les menaces, les châtiments même s'avèrent impuissants contre leur fermeté et contre les bonnes volontés qui les environnent. Bientôt leur ministère deviendra si lourd qu'il faudra en remettre une partie aux mains de sept coopérateurs que l'on appellera des *diacres*. Et ceux-ci rivaliseront de ferveur avec leurs maîtres pour la plus grande gloire du ciel.

Nous n'en voulons pour témoin que ce lévite Etienne, dont le nom signifie *couronne,* et qui, plutôt que de renoncer à son Christ, se laisse héroïquement martyriser à coups de pierres, sur la condamnation des pontifes de l'ancienne Loi.

Jérusalem fourmille de chrétiens. Mais cela ne suffit pas. La parole de Dieu ne doit pas rester enfermée dans une seule ville, celle-ci fût-elle la Cité Sainte. Elle doit s'épandre partout. Et voilà que le diacre Philippe d'abord, S. Pierre et S. Jean bientôt après, entreprennent, avec d'heureux fruits, l'évangélisation de la contrée samaritaine. Un ministre de la reine d'Ethiopie est baptisé dans des conditions prodigieuses. Puis c'est la grande conversion de Saul, l'ancien témoin du meurtre d'Etienne, le persécuteur acharné des chrétiens, qui sera renversé par Jésus sur la route de Damas et deviendra le plus éminent coopérateur de ceux dont il rêvait le massacre.

S. Pierre, cependant, travaille toujours selon l'impulsion du Très-Haut. Il passe à Lydda, puis à Joppé, en semant sur son chemin de tels miracles que le peuple est bien obligé de croire à la doctrine qu'il annonce. Un jour qu'il se trouvait à Joppé, une vision grandiose lui permit de mesurer l'immensité de la mission qui lui est dévolue. Ce ne seront pas seulement les Juifs qui seront appelés à la Révélation nouvelle : tous les gentils, tous les païens, tous les barbares doivent être pris dans les filets de l'immortel pêcheur. Cet ordre divin déroute d'abord un peu le Chef des apôtres, d'ailleurs aussitôt gagné à l'obéissance. Mais il étonne bien plus les premiers chrétiens venus du judaïsme, et qui s'effarent à la pensée qu'eux, les purs, les élus, la race bénie, devront considérer comme leurs frères des gens que, depuis des siècles, leurs aïeux se sont habitués à mépriser. Pierre laisse dire : il a pour lui l'infaillibilité et il se contente d'aller de l'avant en fondant une chrétienté chez les païens d'Antioche.

Une fois de plus les ennemis de l'idéal évangélique se troublent devant les progrès de la religion nouvelle. Hérode Agrippa Ier, un prince sceptique et de mœurs infâmes, croit que les théories qui se développent risquent d'ébranler son pouvoir. Afin de les étouffer, il livre S. Jacques au martyre, puis il se décide à frapper un grand coup en faisant emprisonner Pierre, le chef de l'Eglise. Une fois de plus, le ciel se charge de venger ses prosélytes : un ange vient faire évader le Pape de son cachot, et, peu après, le tyran meurt rongé par les vers, dans des circonstances où l'on reconnaît la punition infligée par Dieu.

III

Pendant ce temps, le nouveau converti S. Paul brûle de servir, lui aussi, la Cause. D'après les indications du Saint-Esprit et après avoir reçu l'imposition des mains en même temps que Barnabé, il part avec son compagnon pour évangéliser l'île de Chypre. Leur prédication, dès l'abord, produit de merveilleux fruits de salut. Les miracles, d'ailleurs, la confirment, comme il advient à Paphos où un faux mage, nommé Barjésu, ou Elymas, est subitement rendu aveugle pour s'être opposé à la vérité, prodige qui amène la conversion du proconsul romain de la contrée. Les Actes rapportent ensuite le grandiose discours de Paul à Antioche de Pisidie et nous le font suivre à Iconium, puis à Lystres. Dans cette dernière ville, un boiteux est soudainement guéri, si bien que la population, soulevée d'enthousiasme, veut à toute force offrir un sacrifice aux missionnaires qu'elle prend pour des dieux en voyage sur terre, et qui ont toutes les peines du monde à faire remonter la gloire de leur œuvre à son véritable Auteur. Bientôt d'ailleurs, la foule versatile et ameutée par une poignée de Juifs devait passer d'un extrême à l'autre en lapidant les messagers du Très-Haut.

Au fur et à mesure des nécessités et des circonstances, Paul et Barnabé reviennent sur leurs pas en modifiant leur itinéraire pour organiser d'une manière définitive les Eglises déjà fondées par eux. Après avoir séjourné dans la grande ville syrienne d'Antioche, ils retournent à Jérusalem, où l'ensemble des apôtres et des principaux chefs de la Chrétienté doit délibérer, en un solennel concile, sur une question de la plus haute importance. Il s'agit de savoir si les prescriptions rituelles édictées par l'ancienne Loi de Moïse conservent leur force obligatoire à l'égard des nouveaux convertis. L'auguste assemblée tranche la question par la négative, et tandis que Barnabé s'élance vers de nouvelles conquêtes, Paul s'achemine vers Troas. Il discourt notamment à Philippes, où les magistrats commencent par l'emprisonner avec son disciple Silas, mais doivent bientôt le relâcher, non sans lui avoir adressé leurs excuses. L'apôtre se dirige alors vers Thessalonique, ville à laquelle il écrira plus tard deux lettres admirables que nous aurons

à commenter, et il aborde enfin Athènes, capitale intellectuelle de l'hellénisme païen. Là, debout devant l'Aréopage, il annonce le « Dieu inconnu ». Puis sa vocation l'entraîne vers Corinthe où il fera un long séjour, se livrant au travail manuel, à la fabrication des tentes, afin de ne pas être à charge aux fidèles; mais cette occupation vulgaire, qui demeure pour nous un profond exemple, ne l'empêche pas de consacrer le meilleur de son activité à l'accomplissement de la mission divine qu'il a reçue.

Lorsque les germes qu'il a semés commencent à fructifier, il reprend ses courses apostoliques : par Ephèse et par Jérusalem, il revient à Antioche. De là, il parcourt la Macédoine et la Grèce, s'arrête à Troas où il opère un miracle, continue sur Milet, prêche aux chefs de la chrétienté d'Ephèse et se retrouve, une fois de plus, dans la Ville Sainte.

Il aurait eu le droit de s'attendre à une réception triomphale, après tant de labeurs et de succès. Mais il savait bien que la persécution est le lot de ceux qui se dévouent surnaturellement. Les chrétiens de Jérusalem ne lui firent qu'un accueil nuancé de méfiance ; bientôt les Juifs, venant à la rescousse, provoquèrent une telle émeute contre lui que, mis en arrestation par les autorités légales, il se vit contraint de prononcer, pour se défendre, sa propre apologie. Il le fit avec sa coutumière éloquence. Mais que peut la vérité contre la passion ? Menacé d'être battu de verges, traduit devant le Sanhédrin qui ne cherchait qu'un prétexte pour le mettre à mort, Paul fut délivré de la fureur de ses juges par le tribun de la cohorte romaine et conduit à Césarée, sous une forte escorte de légionnaires pour le préserver d'être assassiné en chemin. Là, le représentant du pouvoir central était ce procurateur Félix que l'histoire dépeint sous des couleurs assez fâcheuses. Ce fonctionnaire léger et dissolu ne songeait qu'à plaire aux Juifs. Les arguments de l'apôtre, pas plus que le souci de la justice, ne l'impressionnaient guère. Devant ses tergiversations, Paul revendiqua fièrement ses droits de citoyen romain et en appela au tribunal suprême de l'empereur : « *Cæsarem appello.* »

* *

Le voyage jusqu'à Rome fut particulièrement long et pénible. Une tempête et un naufrage obligèrent S. Paul et ses gardiens à séjourner à Malte, où l'apôtre employa très utilement son zèle. Enfin il arriva dans la capitale du monde, où il devait accomplir encore tant de bien avant de mourir pour la foi du Christ, avec son émule S. Pierre, en l'an 67-68.

LIV

LES EPÎTRES EN GÉNÉRAL. — SAINT PAUL

Notre-Seigneur, le Verbe Incarné, n'avait voulu prêcher que par ses exemples et sa parole. Chargés de développer son œuvre dans l'univers entier, ses Apôtres, qui ne pouvaient se trouver en contact direct avec toutes les communautés chrétiennes, furent amenés à inaugurer un nouveau système d'enseignement : l'apostolat par écrit. C'est ce qui nous a valu de posséder un riche corps de doctrine expliquée dont l'ensemble est désigné sous le nom d'*Epîtres*, et qui, gardé avec un soin jaloux depuis les premiers siècles, restera, jusqu'à la fin des temps, une des grandes sources de la Révélation.

I

Le nom d'*Epître* n'avait, à l'origine, aucune signification sacrée. Sous sa forme latine, *Epistola*, il désignait tout simplement une lettre, comme celles que nous envoyons tous les jours à des amis, à des hommes d'affaires ou à des fournisseurs. Les épîtres des gens de l'époque romaine pouvaient donc varier à l'infini comme teneur ainsi que comme style. Les littérateurs, toutefois, créèrent un genre épistolaire, soit en prose, comme Pétrone, soit en vers, comme Horace. Notre Boileau devait, longtemps après, imiter ce dernier, tandis que, sans l'avoir prévu, Mme de Sévigné était destinée à une célébrité comparable à celle de l' « arbitre des élégances » du siècle d'Auguste. Mais, même lorsque elles étaient dédiées à un individu spécialement désigné, ces productions littéraires étaient, en réalité, destinées au public et se différenciaient ainsi de la multitude des lettres vulgaires.

Lorsque les Apôtres eurent à diriger des chrétientés lointaines, ils n'eurent qu'à s'adapter aux usages déjà reçus pour envoyer à ces fidèles des lettres collectivement adressées à la communauté entière. Seul, le fonds de l'épître était essentiellement nouveau, puisqu'il développait les doctrines de foi et de morale que Jésus avait enseignées.

Naturellement, ces lettres furent reçues partout avec la plus grande vénération. On ne se contenta pas de les lire dans les assemblées religieuses : on les copia à de multiples exemplaires pour les conserver dans les familles et les transmettre à la postérité. Et c'est ainsi que, de génération en génération, et conformément aux desseins de la Providence, se conserva l'ensemble des écrits inspirés que l'Eglise a recueillis dans son Canon authentique des livres saints.

Est-ce à dire que nous possédons toutes les lettres expédiées par les Apôtres aux Eglises primitives ? Bien hardi serait celui qui soutiendrait une pareille thèse. Il serait invraisemblable que l'Esprit-Saint ait veillé à la conservation des notes que S. Paul, par exemple, a pu adresser aux clients qui lui commandaient des tentes ; et, d'une façon plus générale, la correspondance privée des apôtres ne présenterait aucun intérêt religieux pour nous.

Ce qui nous est parvenu représente uniquement la collection des œuvres officiellement inspirées. Et le soin avec lequel nous gardons ce recueil s'explique par le fait qu'il est éminemment utile à l'intelligence des saints Evangiles.

Mais ceci ne signifie point que toutes nos Epîtres aient une importance égale. Celle adressée à Philémon, par exemple, a moins d'envergure et de permanente actualité, malgré l'importance de la question qu'elle soulève, que les épîtres aux Romains, aux Thessaloniciens ou aux Hébreux. Dans chaque épître, une partie de la vérité est affirmée, développée, défendue ; mais cette partie peut être plus ou moins capitale, plus ou moins vaste. Certains points de discipline sont même parfois effleurés qui, à cause des circonstances changeantes, ne présentent plus à l'heure actuelle qu'un intérêt d'érudition ou d'histoire.

Au fur et à mesure de l'accroissement du christianisme dans le monde, les Epîtres apostoliques prirent une importance si considérable que le nom d'*épîtres*, qui pendant longtemps avait désigné toutes sortes de lettres, leur devint peu à peu réservé. Depuis des siècles, quand on parle d'Epîtres, autrement

que sous forme de plaisanterie ou pour désigner telle œuvre littéraire très spéciale, on sait ce que cela veut dire : en principe, ce mot indique une des lettres qui figurent dans la liste des volumes du Nouveau Testament.

Notons d'ailleurs qu'il existe un certain nombre d'épîtres qui, bien que traitant de sujets pieux et émanant de très saints personnages, ne jouissent pas de la canonicité. Il convient de les traiter avec respect, et il est bon d'y cueillir tous les renseignements utiles. Mais il ne faut pas oublier qu'elles n'engagent pas d'autre responsabilité que celle de leurs auteurs privés.

II

Si le nom d'Epîtres est traditionnellement appliqué aux seules lettres de certains apôtres, il ne faudrait pas en conclure que l'usage de l'enseignement écrit serait perdu au sein de l'Eglise. Il y est maintenu, au contraire, et d'une manière toujours croissante. Les mandements des évêques, les encycliques du Pape ne sont que des épîtres adressées soit aux fidèles d'un diocèse, soit à ceux de l'univers entier.

Mais, pour vénérables que soient ces documents, leur valeur dogmatique est différente de celle des épîtres des apôtres. Les circulaires épiscopales donnent des conseils, des admonestations ou des ordres : elles peuvent obliger en conscience, et sous peine de faute grave, mais elles ne peuvent pas être assimilées à des écritures saintes dans le sens strict de l'expression. Les encycliques du Souverain Pontife elles-mêmes engagent parfois l'infaillibilité et peuvent contenir la définition d'un dogme ; malgré cela elles ne figureront jamais dans la série des livres de la Révélation, qui fut close au moment où le dernier apôtre, S. Jean, disparut de la scène du monde.

Puisque nous sommes en train de donner des précisions nécessaires, arrêtons-nous un instant sur un terme qui, pour les personnes peu initiées à la terminologie scripturaire, risque de prêter à confusion.

Parmi les Epîtres du Nouveau Testament, il en est quelques-unes que l'on appelle les *épîtres catholiques*. On voit d'ici l'objection : si ces écrits-là seuls sont catholiques, au moins d'une façon authentique, les autres ne le seraient-elles pas ? Ce serait tomber dans l'absurde, puisque toutes ont été composées sous le souffle de l'Esprit-Saint.

La source de l'erreur est dans le sens exact du mot *catholique* qui, d'après son étymologie grecque, veut dire simplement : *universel*. Les épîtres appelées catholiques sont donc celles qui, dès l'abord, ont été adressées à la totalité de l'Eglise, par opposition à celles qui ne furent envoyées qu'aux Colossiens ou à Timothée par exemple, quoique ces dernières aient également une valeur de doctrine aussi absolue et aussi générale.

Si quelque hésitation a pu se produire parmi les fidèles, cela tient à ce que l'expression *catholique* a peu à peu été prise, par beaucoup de gens, comme synonyme d'*orthodoxe*. On a considéré le catholicisme en fonction des autres Eglises dissidentes, qui contiennent pas mal d'erreurs, à côté d'un certain nombre de vérités. Mais si l'on veut bien songer que le terme « épître catholique » était usité bien avant les hérésies et les schismes qui actuellement nous affligent, on sera bien contraint de reconnaître que l'explication donnée par nous correspond aussi bien à la vérité grammaticale qu'à la réalité historique.

Ces épîtres, dites spécifiquement « catholiques », ne constituent d'ailleurs que la minorité de la collection composée par les premiers évangélisateurs. Elles sont au nombre de sept seulement. Une d'elles a été écrite par S. Jacques, deux par S. Pierre, trois par S. Jean et une par S. Jude.

Au premier coup d'œil, on peut sans doute être surpris de ce que le Prince des Apôtres, le premier Pape, le Chef choisi directement par le Christ pour fonder la dynastie spirituelle qui doit se perpétuer jusqu'à la fin des temps, n'ait pas correspondu davantage avec les Eglises qui dépendaient de lui. Sans nous attarder à aligner beaucoup d'arguments plausibles, bornons-nous à constater le fait, en songeant que le Maître avait destiné Pierre à prêcher plutôt par l'exemple, par le commandement et par la parole. Du moment que l'œuvre de Dieu s'est accomplie comme il l'a voulu, pourquoi s'attarder à de stériles chicanes ?

Pourquoi encore se demander comment il se fait que tous les apôtres n'aient pas rédigé des Epîtres, alors qu'ils jouissaient tous de l'infaillibilité personnelle et d'une vaste juridiction ? Ceux qui n'ont pas jugé à propos d'écrire avaient pour cela d'excellentes raisons qui leur étaient dictées par le ciel, et ni leur œuvre ni leur gloire ne sont diminuées par le fait qu'ils se sont contentés de l'action immédiate.

Une réalité coupe court à toutes les controverses imaginables : sur 21 Epîtres canoniques, sept ont été écrites par les apôtres dont nous avons cité les noms. Et les quatorze autres reviennent à S. Paul, qui fut l'écrivain par excellence de l'Eglise nouvelle et qui, soit dit en passant, au lieu d'adresser ses lettres à la généralité des croyants, préféra les envoyer à telles chrétientés ou même à tel personnage pris individuellement. Cette espèce de spécialisation, si l'on peut dire, n'empêche nullement que ses leçons s'appliquent à l'universalité du monde et des temps.

III

Il est impossible de tenter une esquisse, si brève soit-elle, des Epîtres, sans s'attarder un peu sur S. Paul. Outre que c'est à lui que nous devons les deux tiers de cette série de lettres magnifiques, celles qu'il a composées portent un cachet spécial, qui les fait reconnaître à première lecture.

La vie de S. Paul est trop connue pour qu'il soit besoin de la raconter une fois de plus. Son opposition au christianisme naissant, sa conversion sur le chemin de Damas, ses principales pérégrinations ont été racontées dans les Actes des Apôtres ; sa captivité, puis son martyre à Rome sont de notoriété universelle. Ce n'est donc pas l'individualité de l'homme qui doit retenir notre attention, mais le caractère particulier de l'œuvre qu'il nous a laissée.

On est tenté de dire que, de même que Jean, l'aigle de Dieu, domine les autres évangélistes, ainsi Paul, le Docteur des nations, s'élève au-dessus des autres apôtres, tant par la profondeur de sa doctrine que par l'étendue des sujets qu'il traite. Cet homme, que Jésus a appelé à lui d'une façon miraculeuse, jouit d'un tempérament dont l'envergure déconcerte. Physiquement mal bâti, maladif, pour ne pas dire infirme, il possède une intelligence qui s'élève sans efforts aux pensées les plus sublimes et une volonté que rien n'abattra, pas même les persécutions et les supplices, pas même la controverse douloureuse qui,